

JACQUES JULLIENS

La tisanière

La tisanière

CopyrightDepot.com, 2023, © 000723

©Christine Serpentier Éditions 2024

83700 Saint-Raphaël (France)

www.chroniquesdejadis.ca

www.ebookine.ca

Couverture : Christine S. avec l'aide de l'intelligence artificielle.

ISBN 978-2-9820490-6-2 (Epub)

ISBN 978-2-9820490-7-9 (Mobi)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Dépôt légal : BNF, 2024

ISBN 979-10-424-4118-0 (version imprimée)

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit, ni par aucun moyen électronique ou mécanique, y compris les systèmes de stockage et de récupération de l'information, sans l'autorisation écrite de l'auteur, sauf dans le cas d'un relecteur, qui peut citer de courts passages résumés dans des articles critiques ou dans une critique.

Ceci est une œuvre de fiction basée sur des faits réels. Cependant, les noms, les personnages, les lieux et les incidents sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

JACQUES JULLIENS

La tisanière

ROMAN

DU MÊME AUTEUR

Confidences aux Quatre-Moulins. Souvenirs (2023)

Julie des Quatre-Moulins. Tome 3 (2022)

Julie des Quatre-Moulins. Tome 2 (2021)

Julie des Quatre-Moulins. Tome 1 (2020)

Soleil sur la Persante (2019)

Chapitre I

Paris, rue du Chantre, en février de l'année 1739.

Le poids, qui depuis tant d'années oppressait la poitrine de Marie, se soulevait enfin. Malgré la froideur de février, une chaude sensation de soulagement l'envahissait ; elle en ressentait un bien-être disparu depuis que son père s'était éteint, certes usé par une vie de fatigues ininterrompues, mais dans des circonstances troublantes. En prêtant une oreille discrète à la conversation engagée par deux messieurs à la mise soignée, qui attendaient avec patience que leurs femmes se décident à acheter ce que leurs amies leur avaient vanté, elle venait d'apprendre la mort de Samuel Bernard survenue quelques semaines auparavant. « Ce 18 janvier de l'année 1739 est à marquer d'une pierre blanche », se réjouit-elle. Elle et son mari allaient pouvoir vivre sans craindre l'acharnement diabolique de ce personnage qui n'avait apporté que du malheur à la famille.

Elle ne put se retenir d'esquisser un pas de danse. Ce mouvement incongru en ce lieu fit tourner la tête des clients venus, nombreux comme chaque fin d'après-midi, se procurer une ou plusieurs de ces potions miraculeuses qui faisaient la prospérité du magasin. Ce qui fit sourire son mari sorti à son appel du laboratoire afin qu'il puisse

partager avec elle la bonne nouvelle. Ses deux enfants, penchés sur la table de bois, tout au fond de la pièce, là où les fioles recevaient, par leurs soins minutieux, autour du col un ruban d'une teinte rose, bleue ou orangée du plus bel effet, ne cachèrent pas leur surprise. Ne leur avait-elle pas enseigné qu'un commerçant respectable ne doit pas se départir d'une attitude réservée et d'un comportement qui ne laisse transparaître aucun sentiment personnel ? Le clin d'œil qu'ils échangèrent les confirma dans leur envie partagée d'en demander à leur mère la raison le soir même, dans le calme de la cuisine familiale.

Marie se sentait soudain libérée d'une contrainte qui l'avait jusqu'alors rendue méfiante. Sans cesse, elle avait craint que ce haut personnage pût penser qu'elle et son mari connaissaient ses secrets et ses turpitudes. Et qu'il agisse en conséquence. Ainsi qu'il l'avait fait naguère. C'était fini. On allait pouvoir changer l'enseigne de la boutique et rendre à son créateur la paternité des produits que le public s'arrachait. La plaque portant en grosses lettres dorées les mots *À la tisane de Vinache* était prête depuis longtemps.

Elle était à présent libre d'apprendre aux enfants l'existence qui fut celle de leurs deux grands-pères dont on ne leur avait jamais parlé qu'à mots couverts. Elle avait perçu l'étonnement des enfants et leur désir d'en connaître davantage. Nul doute qu'ils allaient demander des explications. C'est avec un plaisir immense qu'elle les satisferait. Pour cela, il était bon qu'auparavant elle fouille dans ses souvenirs. Il lui fallait mettre de l'ordre dans ce que son père lui avait raconté et dans ce qu'elle avait appris en observant et en écoutant.

À sa grande surprise, les images affluèrent en foule. Elle n'avait rien oublié.

Elle pouvait commencer à raconter tout ce qu'elle savait.

*

Dans un village de Campanie en l'an 1684.

Tommaso pressait le pas malgré la forte chaleur de cette fin d'après-midi. Il avait hâte de rejoindre son ami d'enfance à qui il avait confié la garde de son troupeau de chèvres. Il le faisait chaque mercredi de la semaine, à l'insu de son père, depuis qu'il avait 12 ans. Il se rendait au presbytère afin de vérifier l'état de son herbier. S'il se pressait autant, c'est parce qu'il savait que Stefano, bien que de deux ans son aîné, avait plus souvent les yeux dans le vague que fixés sur les bêtes qu'il avait la charge de surveiller. Il n'était toutefois pas inquiet, car voilà longtemps que la présence d'un loup n'avait pas été signalée dans les parages.

Il trouva son camarade assis, tel qu'à son habitude, sous le seul olivier capable de donner un peu d'ombre en cette heure vespérale. Sa tête reposait au creux de ses deux mains réunies en conque, les coudes calés sur les genoux repliés. Sans doute rêvait-il à des fontaines jaillissantes, à des jardins verdoyants ou à des villes bruyantes ! Les deux chiens, la queue enroulée, dormaient à ses pieds. Les animaux s'étaient éloignés sans que personne ne s'en fût inquiété. Un examen rapide le rassura : le compte y était. Le bruit de ses pas sur les cailloux instables du sentier n'alerta ni le jeune garçon ni les chiens puisqu'aucune tête ne se redressa. Pas même celles des chèvres qui n'interrompirent pas leur maigre pâture. Seul l'oiseau qui nichait dans le feuillage clairsemé mit fin à son ramage, du reste peu mélodieux.

— Tu en as mis du temps ! Qu'est-ce que tu as pu fabriquer chez don Raffaello ?, demanda Stefano sans même le regarder.

— Il était pas là ! J'ai dû m'occuper tout seul de l'herbier.

— Elles poussent vos foutues plantes ? Tu crois que c'est nécessaire de continuer avec ce truc-là qui sert à rien ?

Tommaso ne répondit pas à cette question que son camarade ne cessait de lui seriner. D'autant que, depuis ce matin, Stefano ne décolerait pas. Il pestait contre sa mère qui lui avait coupé ses cheveux noirs si courts qu'il en aurait pleuré. Malgré ses 18 ans, il n'avait pas osé lui résister. « Ce n'est pas parce qu'on est pauvre qu'on doit être négligé ! », professait-elle. « Sois mis comme l'est ton père qui est allé faire fortune à Rome ! Crois-tu qu'il aurait réussi s'il n'avait pas été bien mis sur sa personne ? » Le garçon savait, ainsi que tout le monde au village, que son père les avait abandonnés et laissés dans le dénuement le plus complet. Sa réussite n'existait que dans son imagination à elle. La seule lettre qu'elle avait reçue, il y a de longs mois déjà, ne contenait aucun argent. Que des belles paroles !

Il n'y avait rien à faire pour le calmer. Mieux valait attendre qu'il s'apaise tout seul. Tommaso s'assit à ses côtés. Aussitôt, son chien vint se lover sur ses pieds et se rendormit dans l'instant. Il ne lui restait plus qu'à rêver. Fermant les yeux, il revit la fois lointaine où il avait décidé, contre l'avis de Stefano, d'aller chercher quelques conseils auprès du curé. Malgré son appréhension, il avait été bien reçu. N'avait-il pas été servant durant les offices du dimanche avant que son père, plus souvent à l'auberge qu'au logis, ne l'oblige à sortir le troupeau chaque jour que Dieu fait ? Le prêtre, qui s'ennuyait dans sa paroisse aussi désolée que les garrigues à l'entour étaient desséchées, s'était montré ravi de répondre à sa demande d'en apprendre davantage sur les plantes. Lui-même s'y était intéressé autrefois. Il se souvenait posséder, tout en haut d'une étagère, un ou deux livres de botanique qu'il rouvrirait avec plaisir.

Le *padre* avait d'ailleurs dû y avoir vite recours, car ses connaissances en la matière n'étaient guère plus étendues que celles des vieux du village. À moins qu'avec le temps il ait tout oublié ! Il était monté sur une chaise pour atteindre la planche supérieure de ce qu'il appelait avec sérieux sa bibliothèque. Il en avait descendu un livre épais et d'un format extravagant dont il avait éparpillé la poussière qui recouvrait la tranche en soufflant dessus avec force. L'ayant posé sur la table de sa cuisine, il l'avait ouvert sous les yeux ébahis de Tommaso. Des planches, certaines en couleurs, magnifiaient les fleurs les plus banales. Les dessins étaient si précis qu'il avait écouté avec une ferveur nouvelle les explications que lui lisait le saint homme. Il avait été subjugué. C'est pourquoi il avait été agacé quand un coup impérieux avait été frappé à la porte. Le prêtre s'était levé pour aller voir qui avait besoin de son service. C'était si rare ! « Continue à feuilleter le livre. Je reviens vite ! », avait-il dit en s'éloignant. Tommaso avait tourné les pages avec lenteur. Il aurait voulu mémoriser toutes ces merveilles afin de pouvoir les retrouver dans la nature et les nommer par leur juste nom.

— Il faut que je m'absente un moment, avait dit dans son dos le curé revenu dont l'agacement de devoir abandonner le garçon était manifeste.

— Je peux rester ici jusqu'à votre retour ?, avait demandé l'adolescent contrarié par ce contretemps.

— Si tu veux. Quand tu partiras, si c'est trop long, n'oublie pas de tirer la porte derrière toi. Cependant, ne la claque pas ! Elle n'est plus solide. Elle est vieille, aussi vieille que l'est la maison de Dieu. Pour autant, je n'ai pas l'argent nécessaire pour la réparer.

Tommaso s'était penché sur le livre dont il avait tourné avec précaution, une à une, toutes les pages. Il était revenu en arrière. Il avait voulu revoir une plante qu'il avait trouvée magnifique. Une plante inconnue aux couleurs exotiques enchanteresses. Il l'avait retrouvée. Il était resté à l'admirer un long moment. Puis il avait eu envie de la dessiner. Une feuille de papier attendait sur la table de travail du curé. Il l'avait prise et avait tenté de reproduire la fleur sublime à l'aide du crayon à mine tendre trouvé à côté. Il s'était appliqué. Le résultat lui avait plu, bien qu'il ne fût pas en couleurs. Déçu de ne pouvoir mieux faire, il avait refermé le livre après avoir glissé le feuillet à la page qui l'avait fasciné. Il souhaitait pouvoir la retrouver sans peine. Le temps s'était écoulé si vite qu'il lui avait fallu aller rejoindre Stefano qui devait s'impatienter là-haut. Il était sorti en veillant à ne pas brusquer la porte fragile.

*

Dès qu'il avait eu un instant de liberté, Tommaso était retourné au presbytère. Il avait eu l'envie folle de feuilleter à nouveau le gros livre dont les illustrations l'avaient enchanté. En particulier les planches réalisées en couleur et plus encore celle où était le dessin qu'il avait tenté de reproduire tant bien que mal. Le curé était dans son jardin, penché sur des salades maigrichonnes qu'il avait préservées des ardeurs du soleil en les abritant sous des claies ajourées. Il avait semblé satisfait quand le jeune garçon s'était approché.

— Je me demandais si tu allais revenir, avait-il dit d'un ton où perçait un brin de moquerie.

— J'aurais voulu, *padre*, mais papa m'a donné beaucoup de travail à faire. On dirait qu'il fait tout pour me retenir à la maison.

— Tu sais que ton livre t’attend, mon garçon. Je ne l’ai pas ouvert depuis que tu es venu me rendre visite. Je ne l’ai pas remis non plus sur son étagère afin de m’éviter la peine de le redescendre, car il est lourd, tu sais ! Je l’ai juste déplacé parce que là où tu l’avais laissé il me gênait un peu, précisa-t-il en souriant.

— Je peux le consulter, alors ?

— On peut même y aller tout de suite si tu n’es pas trop pressé. Mon jardin peut attendre. J’ai fini d’arroser mes salades.

Quand le curé avait déposé le livre sur sa table de travail, il avait été surpris de constater qu’une feuille en dépassait.

— J’espère que tu n’as pas arraché une page de ce livre, Tommaso !, avait-il explosé sous l’effet d’une colère sourde qu’il ne parvenait pas à contenir.

— Non, *padre* ! Ça ne s’abîme pas un livre pareil. C’est juste une marque que j’ai placée pour retrouver une planche qui me plaît et que je voulais revoir.

— J’aime mieux ça, avait dit le curé radouci. Voyons ça !

Le prêtre avait ouvert la page qui avait dévoilé une plante dont la fleur aux contours inhabituels éclatait de couleurs magnifiques. « Tu as bon goût. Cette fleur est superbe. Cependant, sache qu’il n’en pousse pas par chez nous. Il y fait trop chaud. Ce ne sera pas la peine de la chercher dans nos garrigues, tu ne la trouveras pas ». Disant cela, il avait pris le feuillet qui lui avait échappé des doigts. La page avait virevolté et s’était retrouvée sur le sol après avoir fait fuir une poule effrontée. Le curé s’était baissé et l’avait ramassée, d’un geste machinal et sans la regarder. La reposant à côté du livre, il avait découvert un dessin. Il l’avait examiné un instant.

— C’est toi qui as fait ça ?, avait-il interrogé enfin.

— Oui, *padre*. Mais j'ai rien abîmé. Je me suis juste servi de votre crayon que j'ai remis à sa place après, avait répondu le garçon qui tremblait tant il craignait être réprimandé.

Tommaso savait que le prêtre ne badinait jamais et que ses colères pouvaient avoir des conséquences cuisantes. Il en avait fait la douloureuse expérience le jour où il s'était permis de tremper ses lèvres dans le vin de messe. Si les menaces de filer tout droit en enfer l'avaient peu impressionné, il s'était souvenu longtemps des brûlures qu'avait laissées sur ses fesses peu rebondies à l'époque l'espèce de fouet à plusieurs branches courtes dont il s'était servi pour lui apprendre les péchés à ne pas commettre. Un martinet, qu'il avait appelé cet engin de torture, un souvenir de l'occupation du pays par les Français. Le curé avait dû s'en souvenir également, car il avait souri, découvrant quelques dents gâtées.

— Je ne te gronde pas ! C'est beau ce que tu as dessiné là.

— C'est vrai ? Vous ne me disputez pas ?

— Non, mon garçon ! Tu as oublié d'écrire son nom en dessous de cette jolie fleur. Peut-être n'en as-tu pas eu le temps ! D'ailleurs, le temps va me manquer à moi aussi. On poursuivra un jour prochain si tu veux bien.

*

Sans prendre ombrage des observations presque offensantes de Stefano qui trouvait abusives et inutiles ces visites répétées à don Raffaello, Tommaso était retourné aussi vite qu'il l'avait pu à la cure. Il voulait en savoir davantage sur cette fleur que le curé avait trouvée exceptionnellement belle. Il fallait qu'il connaisse le nom de cette plante qu'on ne trouvait pas en Campanie et à laquelle il n'avait cessé de penser. Sans en rien dire à Stefano de peur qu'il ne se moque. On aurait dit que le *padre* l'attendait.

Quand il était entré, il l'avait trouvé assis devant le livre grand ouvert devant lui.

— Tu vois, je suis prêt ! C'est à cette heure-là que tu viens d'habitude.

— J'étais impatient de connaître le nom de ma fleur préférée.

— Assieds-toi là ! On va lire ensemble ce que le botaniste dit d'elle.

Le prêtre n'avait pas remarqué la mine embarrassée du garçon. Il avait poursuivi la lecture là où il l'avait interrompue la fois précédente. Tommaso apprit que cette fleur avait pour nom savant *cypridium calceolus* ou, selon les variétés, *calceolus marianus* ou encore *calceolus alternifolius*. « Tu me suis ? », avait demandé le curé en relevant la tête. « Oublie ces mots latins. Il suffit que tu retiennes que les Italiens la surnomment *farfallone*, ce qui est plus poétique, reconnais-le. Merveilleux comme l'est un grand papillon aux couleurs éclatantes. Tu me suis toujours ? Je peux continuer ? »

Sans attendre la réponse, le prêtre avait repris sa lecture. Accompagnant ses paroles de gestes précis du doigt, il avait montré le labelle qui, avait-il ajouté, est le pétale supérieur de la corolle, puis les deux sépales inférieurs qu'il précisa être soudés. Il était revenu sur le labelle dont il avait fait le tour avec la pointe du crayon dont il s'était saisi, insistant sur sa forme qui pouvait rappeler un sabot. « D'où le nom de sabot de Vénus, plus fascinant, que lui ont donné les Français. Ils l'appellent aussi sabot de la Vierge ou pantoufle de Notre-Dame, ce qui me convient davantage. En réalité, ils n'ont rien inventé », avait-il observé avec le sérieux d'un savant. « En langue grecque, *Cypris* signifie Vénus et

predilon veut dire chaussure ou pantoufle ». C'est une plante vivace, lut-il ; ses feuilles, larges et pointues, sont disposées en alternance le long de la tige. Le pédoncule ne porte en général qu'une seule fleur en son sommet, rarement deux. La plante se multiplie grâce aux bourgeons produits par son épaisse tige souterraine.

— Nous voilà devenus des érudits, avait-il dit tout sourire en regardant son jeune élève.

— Jamais je ne me souviendrai de tous ces mots savants !

— Alors, il te faudra les noter quelque part. À ton tour de lire à présent, avait soudain dit le curé en poussant le livre en direction du jeune garçon. Lis donc ce que raconte l'auteur sur les couleurs de cette fleur si belle qu'on n'oserait pas la cueillir si on la découvrait.

— Je préfère que vous continuiez, *padre*. En vous écoutant, je peux mieux regarder le dessin.

— Bon ! Si tu préfères ! Mais, dis-moi, reprit le prêtre après un court moment de réflexion, sais-tu lire au moins ? Je ne me souviens pas t'avoir vu souvent ici, afin d'apprendre les lettres quand tu venais au catéchisme. Pas plus que ton ami Stefano d'ailleurs. En voilà un qui pourrait s'il voulait, avec la mémoire et le bagout qu'il a. À condition qu'il veuille s'en donner la peine !

— C'est que papa m'a empêché de venir. Il disait que ma place était avec les chèvres, dehors, plutôt qu'assis à apprendre des choses qui ne servent à rien quand on est des paysans. Nous, on n'est que des pauvres *terroni* qu'il dit. Des culs-terreux tout juste bons à s'échiner sur une terre ingrate pour le profit des riches. On n'a pas besoin de savoir plein de choses.

— Ton père a tort. Même les paysans doivent apprendre à lire et à écrire. Afin de pouvoir comprendre les choses et se

défendre contre les gros propriétaires qui les exploitent.

— Alors, je ne saurais pas ce qui est écrit après ?

— Si tu me promets une chose, je te lis la suite.

— Je vous promets tout ce que vous voulez. Sauf de revenir à la messe le dimanche : je dois aller conduire les chèvres au pâturage, que veut mon père.

— Je sais que ton père est brutal à la maison. Je voudrais que tu viennes me voir plus souvent. On pourrait continuer à parcourir ce livre qui te plaît beaucoup, me semble-t-il. Et le deuxième qu'on n'a pas consulté. On en profiterait pour que tu apprennes à lire et à écrire. Tu veux bien ? Tu promets ?

— Je vous le promets.

Le jeune garçon avait tenu parole. Depuis ce jour, il était venu aussi souvent qu'il l'avait pu. Grâce à la complicité de Stefano qui, lui, n'avait pas voulu le suivre, mais qui avait accepté de garder ses chèvres avec les siennes. Il s'y était montré si assidu que ses progrès avaient étonné le prêtre. Ce dernier n'avait cessé de complimenter son élève, tant pour son aisance à retenir les vertus et les dangers des plantes que pour la facilité avec laquelle il parvenait à maîtriser les difficultés de la langue vernaculaire, à l'écrit comme à l'oral. Étant né en Campanie, et ayant vécu de longues années dans le *Latium*, ainsi qu'il prenait plaisir à le souligner avec un brin de fierté pour le passé glorieux de la Ville Sainte, le *padre* s'était appliqué à lui inculquer le langage usité à Rome. Il s'était efforcé de lui donner quelques notions de latin, ce qui s'avérait fort utile pour différencier les plantes et mieux comprendre ce qui était écrit dans les livres de botanique. Il lui avait semblé qu'enfin sa vie ascétique et solitaire avait trouvé un sens véritable et concret. Sa foi parfois vacillante s'en était trouvée affirmée.

Tommaso s'en félicitait aujourd'hui, car à présent il savait lire, écrire et dessiner de belles fleurs. Il regrettait cependant que Stefano ne l'ait pas imité. « À quoi bon ! », disait celui-ci. « Il ne me servirait à rien que j'apprenne à lire. Ma mémoire me suffit ! Il suffit que j'écoute et que je regarde ! » Il avait en effet une mémoire phénoménale. Il se montrait capable de réciter, quasi mot pour mot, ce que son ami lui avait lu plusieurs jours auparavant.

*

Le chien se releva. Il étira ses pattes puis vint de son museau humide frotter les mollets nus de Tommaso qui, bousculé, reprit ses esprits. Le garçon regarda le ciel d'un bleu sans tache dans lequel le soleil s'était incliné vers la mer qu'on ne voyait pas, cachée qu'elle était par les collines. Le moment était venu de rentrer le troupeau.

— Il faut partir. Les parents vont s'inquiéter, dit-il à Stefano qui n'avait pas bougé.

— Tu rigoles ! Pas nos pères en tout cas !, vint une réponse aussi brutale que désabusée.

— Nos parents font ce qu'ils peuvent pour qu'on ne manque de rien, tu le sais !

— C'est ce que tu crois ! C'est sans doute ce que fait ton père qui n'est pas capable de nourrir sa famille ? Par bonheur, ta mère travaille dur, elle !

— C'est vrai ! Mais le tien ?

— Le mien ? J'aimerais qu'on me dise où il est pour de vrai et ce qu'il fait. Tu sais ce qu'il a écrit dans la lettre que nous a lue le curé ? Que des mensonges ! Il dit qu'il est à Rome et qu'il est dataire à la Curie. Selon ce que le prêtre nous en a dit, c'est une sorte de secrétaire dont la fonction consiste à dater et enregistrer les suppliques adressées au Pape, négocier et encaisser les taxes perçues à l'occasion des

dispenses accordées par le Saint-Père, vendre les charges de la Curie. Bref, des menteries puisqu'il sait tout juste lire et écrire et que ce poste est en principe attribué à un cardinal que nous a dit encore, sans oser sourire pour ne pas froisser maman, don Raffaello.

— Il est pas cardinal, c'est sûr ! P't'être qu'il travaille quand même dans ce service ?

— Alors ! Pourquoi il envoie pas d'argent ? Tu vois ! Il faut que j'aille à Rome ! Voir si c'est vrai. Voir ce qu'il fait.

— Je vois surtout que t'arrêtes pas de rêver. Comment tu ferais pour aller à Rome ? T'as pas d'argent !

— J'y réfléchis. Je ne me vois pas rester ici toute ma vie !

— Tu ne sais pas profiter de ce que la nature nous donne. Viens avec moi chez le *padre*, il possède des livres de botanique en couleurs. Tu verras : c'est beau !

— Si tu crois que tes herbes et le fromage que font nos mères sont suffisants pour me faire rester ! Tu n'en as pas assez de ce soleil qui brûle tout ? De cette terre qui ne renferme que des cailloux ? De ces riches propriétaires qui nous empêchent d'avoir accès aux meilleurs pâturages ?

— En attendant, il faut qu'on rentre les bêtes.

Stefano en tête du troupeau, la tête dans les nuages, Tommaso tout derrière, son chien sur les talons pour s'assurer qu'aucune chèvre ne prendra un chemin de traverse, ils se dirigèrent vers le village. Les maisons de leurs parents étaient les premières quand on s'approchait en venant du sud. Voisines, elles avaient une apparence comparable. Aussi misérables l'une que l'autre. Leur toit de pierres plates cimentées de paille ou de mousse sèche les faisait paraître toutes petites, affaissées sur elles-mêmes. Les fenêtres, minuscules pour préserver l'intérieur de l'ardeur du soleil, présentaient sur leur rebord un amoncellement

d'oignons à sécher qui semblait vouloir les obstruer davantage encore. La porte, basse et étroite, aurait difficilement livré passage à un homme de haute stature.

Sur le côté de la bâtisse de droite, une femme se tenait penchée au-dessus d'une sorte d'auge creusée dans une grosse pierre ronde. Les habits longs et sombres qu'elle portait, les mèches blanchissantes qui s'échappaient du foulard noir noué sur la tête, le dos voûté donnaient à la silhouette une allure de vieille femme accablée par le labeur. Ses gestes semblaient cependant assurés : elle trempait du linge dans l'eau trouble, elle le frottait, elle le retournait, elle recommençait. Stefano savait qu'il s'agissait de sa mère. Il lui semblait soudain découvrir une étrangère, une vieille femme courbée par la fatigue. Elle avait pourtant à peine plus de quarante ans. Il avait, il est vrai, remarqué que ses mains avaient durci et qu'elles s'étaient ridées. Que son visage ne souriait plus. Que son regard se perdait de plus en plus souvent dans un lointain indéfinissable. Quand elle se redressa, elle parut avoir retrouvé sa vigueur première. Elle étendit son linge sur une corde tendue entre deux piquets. Après avoir jeté son eau savonneuse dans le baquet des cochons, elle pénétra à l'intérieur. Sans doute pour aller préparer le repas du soir. Il la suivit du regard jusqu'à ce que la porte se soit refermée. Il ne voulait pas de cet avenir-là, ni pour lui ni pour l'épouse qu'il choisira. Il lui fallait se décider sans tarder. Il lui fallait fuir pour revenir plus vite et procurer à sa mère délaissée par un mari égoïste et ingrat une vieillesse meilleure que fut sa vie de femme. Les Vinacci méritaient mieux que ça !

Sur le devant de la bâtisse de gauche, une femme, pareillement vêtue d'habits sombres, mais plus vive et

d'apparence plus jeune, donnait à manger à une troupe de poules rassemblées autour de ses pieds chaussés de sabots. Tommaso l'observa avec amour. Elle appela d'une voix chantante qui devait arrondir ses lèvres les retardataires accourues du potager voisin. Quand elle eut fini, elle se dirigea vers l'étable afin d'en ouvrir les portes pour accueillir les chèvres qu'elle savait être sur le chemin du retour. Soudain, elle se figea. Son mari venait de surgir du derrière de la grange. Il était rentré du village en empruntant le sentier qui coupe à travers champs. Il criait des mots que les garçons ne pouvaient pas entendre. Il brandissait un poing menaçant. Il avançait à pas saccadés, comme le ferait une marionnette désarticulée, pareille à celles qu'il avait vues à Naples la seule fois où ses parents l'y avaient conduit. Parvenu à la hauteur de la femme, l'homme la gifla soudain, avec une telle violence qu'elle faillit en perdre l'équilibre. Affolée, elle courut du plus vite que ses jambes tremblantes le lui permirent vers la maison où elle se réfugia après avoir tiré la porte derrière elle. L'ivrogne la suivit en titubant. Tommaso eut alors la bonne idée de manifester sa présence. Du plus fort qu'il put, il cria : « Papa, j'arrive ! Ouvre la porte de l'étable ! » Celui-ci, soudain dégrisé sans doute, s'exécuta.

Le garçon avait déjà vu et entendu ses parents se disputer. C'était la première fois qu'il voyait son père frapper sa mère. Il en fut atterré ; pas surpris, car il s'en doutait. Il se promit de tout faire pour lui apporter le secours dont elle avait besoin. Quand on s'appelle Urbano, on ne laisse pas sa mère être traitée de la sorte ! Il n'avait d'autre choix que de rester auprès d'elle pour la protéger.